

Dossier d'accompagnement
de la conférence-concert
du samedi 03 décembre 2016
en co-production avec les Champs-Libres
dans le cadre du Jeu de l'ouïe



Programme d'éducation artistique et culturelle l'ATM.

Conférence-concert
**« POURQUOI PRÉFÉRER CHANTER EN FRANÇAIS
PLUTÔT QU'EN ANGLAIS DANS LES MUSIQUES
ACTUELLES ? »**

Conférence de **Jérôme Rousseaux**
Concert d'**Octave Noire**

La langue française est aujourd'hui omniprésente dans les œuvres de musiques actuelles créées dans notre pays, y compris chez des artistes considérés comme underground qui, à d'autres périodes, auraient peut-être choisi de s'exprimer en anglais. Qu'est-ce qui explique ces mouvements ? Les justifications données en interview (sonorité de la langue, priorité au sens...) suffisent-elles à expliquer le choix des artistes ?

En s'appuyant sur un large panel d'exemples et de citations, cette conférence se propose d'éclairer cette problématique en mettant notamment en relief les enjeux artistiques et économiques qui y sont liés.

“Une source d'informations qui fixe les connaissances et doit permettre au lecteur mélomane de reprendre le fil de la recherche si il le désire”

Dossier réalisé par
Jérôme Rousseaux (Atelier des Musiques Actuelles),
en novembre 2016

Afin de compléter la lecture de ce dossier, n'hésitez pas à consulter les dossiers d'accompagnement des précédentes conférences-concerts ainsi que les «Explorateurs» consacrées aux éditions des Trans depuis 2005, tous en téléchargement gratuit sur www.jeudelouie.com



Avant-propos

Quand un jeune artiste prend une guitare et un stylo, il a devant lui de nombreux modèles qui vont influencer sa manière de jouer et de s'exprimer. Ainsi quand un jeune français qui n'écoute que de la musique chantée en anglais doit choisir son mode d'expression, le fait de se détourner de sa langue maternelle peut paraître paradoxalement « naturel ».

De fait, l'usage de l'anglais a commencé à se répandre dans le rock français dans les années soixante-dix pour toucher ensuite d'autres esthétiques comme la pop et le folk. C'était un choix radical, voire « puriste », dans la mesure où les majors du disque ne signaient que très rarement ce type de groupe. À partir des années deux mille, les choses changent et l'usage de l'anglais se banalise. Mais si la vague anglophone portée alors par la mondialisation semble inexorable, il s'avère que depuis quelques années le français fait un retour en force.

1 - Anglais première langue

Blues, jazz, rock, pop, rap, r'n'b... Toutes ces musiques aujourd'hui populaires dans le monde entier sont nées en anglais. Hasard géographique ? Si l'Amérique avait parlé français, ces musiques seraient-elles nées en français ? On est en droit de se le demander, même si bien entendu il est impossible de donner une réponse crédible à cette question.

Nés aux Etats-Unis, le blues et le rock ont notamment rebondi en Grande-Bretagne dans les années soixante, confortant ainsi l'imbrication de l'anglais avec ces esthétiques.

Des musiques énergiques et expressives, une puissance économique et militaire, une fascination pour ce pays synonyme pour beaucoup de dynamisme et de liberté... Les Etats-Unis vont fournir la bande-son du vingtième siècle en bénéficiant du formidable développement des outils d'enregistrement et de diffusion de la musique. Les chocs émotionnels reçus alors par les amateurs de Billie Holiday, Elvis Presley ou Public Enemy sont pour toujours associés à la langue de Shakespeare.

1.1 - La musique des langues

Chaque langue a sa musique. L'utilisation fréquente de certaines voyelles, de certaines consonnes, mais surtout la manière de placer les accents toniques, tout cela caractérise et différencie les langues parlées – et chantées – les unes par rapport aux autres.

L'accent tonique est la façon dont on insiste sur telle ou telle syllabe, en augmentant du même coup l'intensité de la voix. Dans certaines langues, notamment les langues asiatiques, la maîtrise de ce processus est indispensable à la compréhension. Or, on le devine aisément, Français et Américains ont des manières très différentes de placer leurs accents toniques respectifs.

En français, on parle d'« accent de groupe de sens » ; l'accent le plus fort d'une phrase est situé à la fin de celle-ci, les accents « intermédiaires » étant placés à la fin du « groupe de sens », notamment, avant les virgules. À l'intérieur des mots, l'accent se porte sur la dernière voyelle « sonore », ce qui exclut les syllabes contenant un « e » : piano, accordéon, guitare. Le français est donc une langue assez peu accentuée, relativement monotone et marquée par un rythme constant. La présence d'un nombre important de « e » et de « r » en fait également une langue moins « chantante » que ses consœurs italienne ou espagnole.

De son côté, l'anglais est une langue très accentuée avec un débit rapide et saccadé. En anglais, c'est l'accentuation qui détermine le sens. De plus, Anglais et Américains, non seulement donnent beaucoup d'intensité à leur phrasé mais ils jouent aussi sur la hauteur, ce qui donne un parlé particulièrement dynamique.

Tout naturellement, auteurs et compositeurs – et à plus forte raison quand il s'agit de la même personne, voir plus bas – essayent de marier les accents de la langue avec ceux de la musique.

Quelle est l'Amérique qui est à l'œuvre dans la chanson française ? De Maurice Chevalier travaillant en 1913 sur des partitions de ragtime jusqu'à la récente vague néo-folk anglophone, la francisation des musiques d'outre-Atlantique est une histoire continue. Et cette histoire a des fruits variés, même s'ils proviennent de la même branche et du même arbre. (...) L'Amérique est un continent, mais un continent toujours personnel.

Bertrand Dicale, journaliste et essayiste français né en 1963, in « Musique Info Hebdo », octobre 2009.

Les langues utilisent des hauteurs de fréquences différentes :

- langues aiguës (à partir de 2.000 hertz) : anglais britannique, italien ;
- langues assez aiguës (entre 1.000 et 3.000 hertz) : anglais américain ;
- langues medium / aiguës (entre 1.000 et 2.000 hertz) : français ;
- langues bas-medium (entre 125 et 2.000 hertz) : allemand.

Cela n'est donc peut-être pas tout à fait un hasard si les Italiens ont développé le « bel canto » et les Anglais les harmonies vocales. Et peut-être pas non plus un hasard si les chanteurs pop ont plutôt des voix de tenor alors que les chanteurs français sont plutôt des barytons.

En anglais, une phrase comme « Let me take you down, cause I'm going to » (in_« Strawberry Fields Forever » des Beatles) possède quatre accents toniques (que nous soulignons). Ces quatre accents naturels de la langue vont coïncider avec les accents de la musique. Autre exemple : « One for the money, two for the show » (in « Blue Suede Shoes » de Carl Perkins et chanté par Elvis Presley).

Si le texte est écrit en premier, c'est au compositeur de faire coller sa mélodie aux accents de la langue. Mais si la mélodie est composée d'abord, c'est à l'auteur de s'adapter. Souvent, l'auteur-compositeur-interprète avance simultanément sur le texte et la musique.

Blues, jazz, rock, rap, r'n'b... Toutes ces musiques se caractérisent par la présence d'accents musicaux appuyés et par une forte dynamique dans les phrasés des chanteurs. On peut donc affirmer que l'anglo-américain est une langue rythmée qui convenait parfaitement à ces nouvelles musiques créées en grande partie par les descendants des esclaves africains.

En français, quand on veut faire coïncider le phrasé musical au phrasé de la langue, cela donne par exemple « Le gorille » de Georges Brassens :

*C'est à travers de larges grilles
Que les femelles du canton
Contemplaient un puissant gorille
Sans souci du qu'en-dira-t-on.*

Cela montre les limites de la mise en musique de textes français lorsque l'on souhaite respecter les intonations naturelles de la langue. Le français est une langue idéale pour la poésie classique (car l'accent insiste naturellement sur les rimes), mais les artistes hexagonaux voulant adapter en français les musiques anglo-saxonnes et afro-américaines doivent placer des accents « artificiels » pour dynamiser leur musique. C'est ce qu'ont très bien fait, par exemple, les Rita Mitsouko ou les rappeurs.

On peut toutefois noter que les premiers tubes français de rock et de rap ont suivi les intonations de notre langue : « Souvenirs, souvenirs » de Johnny Hallyday (adaptation d'un titre américain) et « Bouge de là » de MC Solaar (mais seulement les couplets, car sur le refrain l'accent est sur « bou », il s'agit donc d'un « accent contrarié ») :

Tout a commencé là-bas, dans la ville qu'on appelle Maisons-Alfort,
Quand je vois une fatma chelou qui fait vibrer son corps.
Elle me dit : « Claude M.C., viens là qu'j'te donne du réconfort ».
J'ai dit : « Non merci, c'est très gentil mais je n'mange pas d'porc... ».
Elle m'a fait : « bouge de là ! »

1.2 - Quand le français « balance »

La France a toujours été un pays ouvert aux influences musicales extérieures. Grâce aux fanfares militaires des Afro-Américains de la première guerre mondiale, le jazz s'implante en France dès les années dix. D'abord instrumental, ce style musical va durablement influencer la chanson avec les premiers orchestres de cuivres comme celui de Ray Ventura, très populaire en France dans les années trente. Si Jean Sablon prouve aux Américains que l'on peut « crooner » en français, c'est sans conteste Charles Trenet qui le premier saura faire swinguer notre langue.

Le premier auteur-compositeur-interprète français que l'on puisse dire vraiment inspiré par le jazz est ce garçon du nom de Charles Trenet. [...] Cette pulsation nouvelle, cette extraordinaire joie de vivre apportée par les chansons que ce garçon ébouriffé lançait à la douzaine, étaient nées de la conjoncture d'un remarquable don poétique et de la vitalité du jazz assimilé pleinement par une fine sensibilité.
Boris Vian (1920-1959), extrait de « En avant la zizique... et par ici les gros sous » (1958).

Par la suite, ils ont été nombreux à marier le français et le jazz : Charles Aznavour (surtout à ses débuts dans le duo Roche et Aznavour avec Pierre Roche, voir par exemple le titre « Le feutre taupé », 1948), Boris Vian, Michel Legrand, Michel Jonasz, Claude Nougaro, Serge Gainsbourg, Albert Marcoeur, Brigitte Fontaine, André Minvielle, Sanseverino... Sans oublier les groupes vocaux comme les Double Six qui ont su avec talent adapter en « vocalese » des standards du jazz américain.

Ce travail d'adaptation de la langue aux musiques venues d'outre-Atlantique s'est poursuivi naturellement avec les esthétiques rock, folk, rap et r'n'b. Quand ces musiques arrivent dans les oreilles d'artistes français, ceux-ci ne se posent même pas la question de la langue : ils vont adapter en français ces nouvelles esthétiques qui les fascinent.

Le cas de Graeme Allwright est frappant : ce chanteur français d'origine néo-zélandaise se fera connaître par ses adaptations dans la langue de Molière des grands chanteurs folk américains et il sensibilisera ainsi de nombreux français aux chansons de Woody Guthrie, Bob Dylan ou Leonard Cohen. Il a toutefois enregistré deux albums en anglais... mais qui n'ont rencontré aucun succès !

Le fait de chanter en anglais arrivera donc, pour les chanteurs francophones, dans un second temps.

Cette pulsation, cette mise en place, l'accent, le découpage syllabique décalé, les enjambements, on les retrouve au plus haut point chez Brassens : J'ai ma pe-tite concession... (La Ballade des cimetières), chez Aznavour (tout Aznavour, mais aussi ses premières chansons pour Bécaud, et l'étonnant Les Plaisirs démodés), Nougaro, bien sûr, Le Forestier, Eddy Mitchell, Gainsbourg. Extrait d'un article de Francis Marmande publié dans « Le Monde » en août 2016 sous le titre : « Le swing et la chanson française : un débat de mauvaises langues ».

2 - Des français qui chantent en anglais

Jusqu'aux années soixante-dix, quand un interprète français chante en anglais, il le fait dans la grande majorité des cas lorsqu'il s'adresse à un public anglophone : Maurice Chevalier, Jean Sablon, Yves Montand, Charles Aznavour... Mais il y a bien sûr des exceptions.

2.1 - Années soixante : surtout des reprises

Avant le boom du rock en France en 1960, quelques groupes souvent issus du jazz s'essayaient au rock'n'roll et la plupart chantent en français.

En 1961, Johnny Hallyday chante le tube « Let's Twist Again » en anglais et en français (« Viens danser le twist ») et la version anglaise sera son premier disque d'or. Il enregistre l'année suivante à Nashville un album entièrement en anglais, « Sings America's Rockin'Hits ». En France, le succès n'est pas au rendez-vous mais il permet à Johnny Hallyday de faire une petite percée à l'international, de la Grande-Bretagne aux Etats-Unis en passant par le Japon.

Dans un style radicalement différent mais dont les sources remontent aussi au blues, il faut citer Colette Magny. Chanteuse connue pour son engagement et sa voix saisissante, elle a commencé sa carrière au milieu des années soixante après avoir été secrétaire pendant dix-huit ans. On trouve dans certains de ses albums des morceaux américains (des traditionnels, des blues, des titres jazz) chantés en anglais. Mais il est intéressant de constater que ces deux artistes n'utilisent l'anglais que pour des reprises.

Le rhythm'n'blues et le rock'n'roll sont peu médiatisés dans les années cinquante en France. Ces styles musicaux souffrent même d'une certaine condescendance de la part des journalistes qui ne voient là qu'une musique facile et puérile. Quand en 1959 Europe n°1 lance « Salut Les Copains », la première émission à diffuser régulièrement des titres américains (rock, twist, rhythm'n'blues...) puis anglais, le succès est immédiat auprès des jeunes... Comme la mode à l'époque est d'adapter en français les tubes américains, souvent ses animateurs n'hésitent pas à diffuser l'original puis la version française l'un après l'autre. Le concept sera repris sur RTL avec le programme « Minimax » et il suscitera de nombreuses vocations.

2.2 - Années soixante-dix et quatre-vingt : une approche puriste du rock

Dès les années soixante, le rock en France prend, comme aux Etats-Unis, une tournure commerciale. Johnny Hallyday et Eddy Mitchell et ses Chaussettes Noires suivent alors la voie montrée par Elvis Presley, celle d'un succès consensuel.

Désireux de retourner à l'esprit rebelle du rock'n'roll des origines, un peu comme le phénomène « garage » outre-Atlantique, des nouveaux groupes vont émerger ; pour eux, le fait de chanter en anglais est un signal fort car leur musique doit être au plus près de celle de leurs modèles.

C'est le cas des Variations qui sortent leur premier album en 1970, bien que leur premier 45 tours « Mustang Sally » date de trois ans plus tôt. Ces musiciens originaires d'Afrique du Nord sont très influencés d'abord

Christophe, chanteur et auteur compositeur français né Daniel Bevilacqua en 1945 à Juvisy-sur-Orge, fonde en 1961 le groupe Danny Baby et les Hooligans. Il raconte :

À quinze ans, je chantais en yaourt. Les éditeurs à qui je présentais mes chansons me disaient : Écris en français, mais je ne m'en sentais pas capable. Quatre ans plus tard, il écrit et compose la ballade « Aline », numéro un des ventes en France, en Belgique et en Israël, qu'il décrit comme un blues.

Il y avait un axe Londres / Le Havre / Rouen. À l'époque, pour soixante-dix francs (soit dix euros), on pouvait prendre le train et le ferry pour aller passer le week-end à Londres. On allait autant à Londres qu'à Paris... À l'époque, je bossais [à Rouen, NDLR] dans un magasin de disques nommé Mélodies Massacre, il y avait un pont naturel avec Londres qui nous envoyait des disques deux fois par semaine.

Eric Tandy, journaliste et ancien parolier du groupe punk de Rouen Les Olivenstein (in Rock & Folk, novembre 2016).

par les Rolling Stones puis par Led Zeppelin, ils chantent en anglais et en français. Ils enregistrent et tournent en Allemagne et aux Etats-Unis. Ils arrêteront leur carrière en 1975.

Roberto Piazza alias Little Bob est un cas rare de pugnacité et de longévité dans l'histoire du rock français. Toujours en activité, il monte son premier groupe Little Bob Story au Havre en 1971 et signe en 1973 avec le label anglais Chiswick Records. Chanteur à la voix puissante, showman infatigable, il est l'archétype du rocker.

Toujours en Normandie (voir la note dans la marge), les Dogs se montent autour de Dominique Laboubée en 1973. Ils sont lancés en 1974 grâce à une prestation remarquée au Golf Drouot relatée par Philippe Manoeuvre dans le mensuel « Rock & Folk ». Ils enregistrent leur premier album en 1979 et marqueront durablement le rock français des années 80. Parmi les autres groupes anglophiles de l'époque, mentionnons Ganafoul (hard rock) et Trans Europe Express, la formation du guitariste Hervé Rozoum.

La révolution punk donne un coup d'accélérateur au rock français. Puisqu'il ne suffit que de connaître trois accords pour monter son groupe, pourquoi s'en priver ! Décomplexés, les jeunes musiciens français montent des groupes souvent éphémères mais ô combien dynamiques. Mais sur cette fin des années soixante-dix, l'usage du français reste encore dominant. Sur la compilation « Paink / French Punk Anthems 1977-1982 » (Born Bad Records, 2013), on relève que sur quatorze morceaux, quatre seulement sont en chantés anglais - par les groupes Soggy, Dogs, Warm Gun et Guilty Razors.

Et c'est à nouveau à l'ouest de la France que vont apparaître, notamment à Rennes, des scènes locales très dynamiques. Malgré une courte carrière (de 1977 à 1981), la formation Marquis de Sade va profondément marquer le paysage rock français. Sous influence post-punk (Television, The Feelies...) et cold wave (The Cure, Joy Division...), voilà sans doute le premier groupe français chantant en anglais à rencontrer une telle ferveur ; mais du fait de leur mésentente, le chanteur Philippe Pascal et le guitariste Frank Darcel poursuivront leur route séparément, le premier avec Marc Seberg et le second avec Octobre. La Bretagne verra naître beaucoup d'autres projets, mais à cette époque Paris est comme toujours la plaque tournante médiatique et le centre du « business » et peu de groupes auront une résonance nationale.

Un peu plus tard, à Angers, les Happy Drivers et Les Thugs sont particulièrement actifs, ces derniers étant un rare cas de groupe français ayant acquis une vraie notoriété aux États-Unis suite à leur signature avec le prestigieux label Sub Pop, découvreur de Nirvana. L'exemple des Thugs va mettre beaucoup de groupes en confiance avec le fait de chanter en anglais. A cet égard, il est d'autant plus curieux de noter qu'ils ne s'appellent pas The Thugs mais Les Thugs, comme si ce « Les » avait constitué un petit « plus » sympathique pour partir à l'abordage du pays où est né le rock'n'roll...

Dans les années quatre-vingt, le rock se joue aussi sur des machines. Le duo Kas Product possède un esprit très rock et se situe délibérément dans la filiation du légendaire duo Suicide. Citons également les Tokow Boys et Complot Bronswick – des Rennais d'adoption. C'est donc bien dans cette décennie « eighties » qu'apparaissent les premiers groupes chantant en anglais et ayant un impact important auprès des fans de rock. Ils vont montrer la voie.

mouvance « French touch » où l'on trouve notamment Laurent Garnier, Air, Daft Punk, St Germain et Dimitri from Paris. Ils proposent bien entendu une musique essentiellement instrumentale, ce qui est un atout incomparable pour réussir à l'international. Mais, comprenant vite que leur potentiel ne se limitait pas au marché français, ils ont eu l'intelligence de ne proposer des « featurings » (voix invitée à rapper ou à chanter, à moins que ce ne soient des « samples » dans le cas de St Germain) qu'à des artistes d'expression anglaise. Ce qui ne les empêche pas, à la différence des rockers, de toucher le grand public français.

2.4 - Années deux mille : comme une évidence

À partir du début du nouveau millénaire, l'usage de l'anglais devient courant dans les esthétiques rock, pop et folk.

Lorsque sort « United », le premier album de Phoenix en 2000, personne ne s'attend à ce que ce groupe devienne une référence mondiale. Leur mélange de pop, de rock et d'électro surfe intelligemment sur la vague « French touch » et quand sort leur premier single, « If I Ever Feel Better », sa promotion est internationale. L'Angleterre est le premier pays à réagir positivement et Phoenix n'aura, assez ironiquement, du succès en France qu'après en avoir eu outre-Manche, aux Etats-Unis, au Japon, et dans tout le nord de l'Europe... Phoenix ouvre une brèche dans laquelle s'engouffrent de nombreux groupes comme M83, Stuck in the Sound et Diving with Andy. Mais c'est surtout à partir de 2008 que ces groupes et d'autres artistes rencontrent le succès, national et parfois international : Yaël Naim, The Dø, Pony Pony Run Run, Shaka Ponk, Skip the Use, Aaron, Rover, Lilly Wood and the Prick, Cascadeur, Revolver, Hey Hey My My, Cat on Trees, Yodelice, Charlotte Gainsbourg... et plus récemment Christine & The Queen, Izia, Lou Doillon, Jain, Jeanne Added... Dans cette liste impressionnante, tous sont proches d'une esthétique pop rock qui contient parfois des couleurs électroniques, folk, world ou jazz.

Influencée par la scène folk indépendante américaine dominée par des songwriters tels Will Oldham et Sufjan Stevens, un important mouvement néo-folk se développe également en France dès le début des années deux mille, et là aussi la langue anglaise domine : Herman Düne, Syd Matters, Cocoon, Moriarty, les artistes du label Kütü Folk... Cette scène, ainsi que certains projets pop, bénéficient d'une nouvelle « rampe de lancement » imaginée par l'hebdomadaire « Les Inrockuptibles » : il s'agit du concours CQFD (pour « Ceux Qu'il Faut Découvrir ») rebaptisé depuis « Les Inrocks Lab ». D'autres compétitions de ce type, comme le FAIR (le Fonds d'Action et d'Initiative Rock), le Prix Constantin (du nom de Philippe Constantin, un directeur artistique aujourd'hui disparu qui fut très lié à la scène française), voire des tremplins liés à des festivals, permettent aux lauréats de gagner en visibilité

Parallèlement, de nombreux groupes ou artistes de rock continuent leur carrière plus ou moins underground dans diverses esthétiques comme le rock garage (HushPuppies) ou le rock alternatif (Laetitia Shériff). Côté metal, un nombre croissant de groupes chante aussi en anglais ; citons Stereotypical Working Class, Otargos, Aneroxia Nervosa et bien sûr Gojira, le premier groupe français du genre à avoir réalisé une tournée en Europe et aux Etats-Unis sur la foi de son seul nom !

3 - Pourquoi chanter en anglais ?

3.1 - Les raisons invoquées par les artistes

Comme on l'a vu plus haut, le rock en France s'est rapidement « variétisé » avec notamment la vague « yé-yé ». S'éloigner du français était un moyen clair de refuser le poids d'une culture encombrante, celle de la chanson à texte, et de repousser au plus loin l'image ringarde de la variété. Les Dogs, Little Bob et autres Marquis de Sade ne sont là ni pour plaire aux radios ni pour faire de la poésie, leur démarche est celle de passionnés et leur public apprécie leur authenticité. Pour ces artistes, la question d'un rock « français » ne se pose pas. Ils font d'abord du rock et le fait qu'ils soient français est totalement accessoire.

En 1983, voilà comment Philippe Pascal, ancien chanteur de Marquis de Sade, présente la notion de « musique européenne » qu'il défend alors au sein de son groupe Marc Seberg (il chante en anglais, en français et en allemand) : (...) *On vit en France et on a reçu une éducation qui nous amène à faire la musique que l'on fait. Ça ne peut évidemment pas être une musique anglaise ou américaine. C'est une musique européenne... En disant : nous avons fait un disque européen, nous avons simplement l'impression d'avoir touché à un nouveau domaine et l'intuition qu'il est possible d'avancer sur un terrain nouveau.*

Il faut dire qu'on prend certainement moins de risque au niveau de la langue puisqu'on chante en anglais, c'est certainement une histoire de facilité, (...) on n'est pas prêt du tout à faire l'effort de chanter en français.
Stéphane Louvain, chanteur et guitariste du groupe français The Little Rabbits, actif de 1988 à 2005 (in fanzine Superstars, 1994).

Dans cet entretien publié par « Rock & Folk », Philippe Pascal aborde également deux aspects qui seront souvent évoqués par les musiciens des années deux mille : celui du son, et celui de la prédominance de la musique sur le texte : *Contrairement à une majorité de groupes français, ici les textes servent d'accompagnement à la musique. Mais, évidemment, je ne vais pas chanter des débilités... Cela dit, quand je dis « Schiele's embrace », c'est parce que ça sonne mieux que « Gauguin's embrace ». La musique, par contre, est fondamentale.*

À lire les entretiens des artistes français chantant en anglais, cette question du son est très souvent mise en avant. Voici ce qu'en disait en 2008 Julien Gaulier de Hey Hey My My : *On n'est pas contre les paroles en français, chanter en anglais n'est pas une revendication. Simplement, écrire nous est plus facile en anglais qu'en français. Il est difficile de trouver un langage vraiment pop en français. C'est génial de dire en anglais « Here comes the sun » (« Voilà le soleil », tube des Beatles) alors que ce n'est vraiment pas terrible en français (in « Le Figaro », 2007).*

Mark Daumail, chanteur de Cocoon, renchérit : *Les chansons me sont toujours venues en anglais, j'ai biberonné à cette culture musicale. D'ailleurs, la première fois que j'ai écouté du Brel ou du Gainsbourg, j'ai trouvé ça bizarre, carrément laid. J'ai même pensé que c'était un crime de chanter en français (in « Télérama », 2008).* Effectivement, quoi de plus naturel pour un chanteur que chercher à retrouver les sons qui l'ont poussé à prendre une guitare et à faire ce métier...

Un autre argument, même s'il n'est pas toujours avoué, est celui de l'international. Avec l'exemple de Phoenix comme modèle, beaucoup de groupes se sentent à l'étroit en France. *Chanter en anglais pouvait permettre à Cocoon de s'exporter*, explique Mark Daumail, puisque *la France n'est pas une fin en soi.*

Comme Julien Gaulier précédemment, Christian Mazzalai de Phoenix avoue que *le français est une langue plus difficile à manier*. Le poids de la poésie, de la littérature et des chanteurs « historiques » (Brassens, Ferré, Brel...) n'y est pas pour rien. *Le répertoire de Gainsbourg a été tellement brandi par toutes les générations précédentes que ça ne m'inspire pas. C'est devenu un épouvantail*, explique à son tour Howard Hughes du groupe « indie pop » Coming Soon.

L'éclairage qu'apporte Vincent Delerm, admirateur de Morrissey et de Neil Hannon (The Divine Comedy) mais qui a choisi le français, mérite le détour : *Si on veut être écouté d'abord pour sa musique, mieux vaut chanter en anglais, car le texte ne tue pas la mélodie. Surtout, on échappe au procès d'intention. Quand un Américain chante qu'il aime la nature et les promenades au bord de l'eau, on ne se dit pas tout de suite : ouh là, il doit être un peu boy-scout, celui-là...* Notamment dans les esthétiques pop et folk, il est difficile de chanter en français des choses simples car elles ramènent vite vers la variété. Vincent Delerm l'explique concrètement : *Le minimalisme ne pose pas de problème en anglais. Parler des champs, des bois, des animaux, comme Cocoon, est un terrain totalement miné chez nous depuis que Gérard Lenorman a chanté « Oui mais il parle aux oiseaux, au soleil et aux forêts »...* En français, pour couper court à la mièvrerie, on doit s'appuyer sur des choses plus dures, moins bucoliques. Ce qu'ont fait par exemple Noir Désir et Alain Bashung.

3.2 - Une langue anglaise et un son mieux maîtrisés

Les Français sont d'une manière générale de plus en plus à l'aise avec l'anglais, et ce constat vaut autant pour les artistes que pour le public. Beaucoup de jeunes font des études supérieures qui les conduisent souvent à l'étranger, ils voyagent, vont sur des sites internet en anglais, regardent des séries et des films en version originale... La langue des Beatles s'est invitée dans la vie quotidienne de beaucoup de nos concitoyens. La mondialisation et internet ont donné lieu à un fort accroissement des échanges culturels à travers le monde via YouTube et les réseaux sociaux, un phénomène qui passe beaucoup par l'anglais. Finalement, pour le public, la question de la nationalité est secondaire. Quand on aime un groupe ou une chanson, qu'importe sa nationalité. Parmi les interprètes s'exprimant en anglais, on peut noter qu'un nombre non négligeable d'entre eux sont des enfants de couples bi-nationaux : Rosemary Standley de Moriarty et Simon Buret de AaRON ont un père américain, la mère d'Emily Loizeau est anglaise, celle d'Olivia Merilathi de The Dø est finlandaise, Yaël Naim a longtemps vécu en Israël, Rover à New-York... Pour eux, l'anglais est encore plus naturel. Et il y a aussi beaucoup d'artistes étrangers installés en France, qui parlent français mais qui chantent en anglais : Keren Ann est Néerlandaise, Piers Faccini est Anglo-Italien, Peter von Poehl est Suédois, Hugh Coltman est Anglais...

Pour les Français qui optent pour cette « langue étrangère », le niveau d'écriture s'est globalement amélioré avec le temps. On relève encore ici et là des fautes de grammaire ou des accents toniques mal placés, mais cela peut aussi donner un certain « charme » (voir Maurice Chevalier) et être totalement assumé comme chez Federico Pellegrini (un ex-Little Rabbits devenu French Cowboy) : *La musique des mots, c'est celle de mon propre langage, je ne fais jamais corriger mes fautes. La poésie passe plus par la mélodie et les sons que par le sens*. Ce que confirme Howard Hughes de Coming Soon : *On utilise des mots comme des*

accords. En les décortiquant avec plus d'attention que ne le ferait un Américain, on crée une langue un peu bâtarde. Ça fait plaisir que ce mode d'expression venant des États-Unis, qui nous a longtemps envahis, retourne là-bas, un peu transformé.

Mais libre à l'artiste de rendre sa nationalité visible ou invisible. Pour Phoenix, elle est invisible à l'écoute, mais le fait d'être un groupe français peut être utile pour l'image. Ryan Dombal, journaliste pour le site internet américain pitchfork.com (un site musical de référence), explique ainsi le succès de Phoenix en Amérique du Nord : *Ils écrivent des chansons accrocheuses, à la fois vivantes et intelligentes. Indéniablement, le fait d'être français les entoure d'une aura « cool », mais leurs morceaux sonneraient aussi bien s'ils venaient du Kansas* (in « Le Monde » 2009). Parce qu'effectivement, être français ne suffit pas...

Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, les groupes hexagonaux avaient du mal à sonner aussi bien que leurs concurrents britanniques et américains. Choix des instruments, des pédales d'effets, le travail en studio, la justesse des chœurs... certains de ces aspects étaient parfois négligés. Là encore, la « French touch » a montré le chemin : les Français pouvaient rivaliser avec les Britanniques et les Américains !

Il est intéressant ici d'observer que cette maîtrise de l'anglais et du son a toujours été plus forte dans le nord de l'Europe que dans le sud. Pour Abba, Björk et The Hives, tous issus de Scandinavie où les pays ne sont pas très peuplés, le succès passe par l'international, et comme en Allemagne ou aux Pays-Bas depuis longtemps, la musique chantée en anglais est celle qui est la plus écoutée. Ce n'est pas le cas en France, en Italie ou en Espagne, où les artistes les plus populaires s'expriment dans la langue nationale.

3.3 - Le volte-face des labels

Longtemps, les gros labels (majors ou indépendants importants) n'ont pas signé de groupes français chantant en anglais. Il y a eu bien sûr quelques exceptions, les Dogs par exemple, signés d'abord chez Philips (une étiquette de Phonogram puis de Polygram) et ensuite chez Epic (groupe CBS devenu Sony Music), ou Marquis de Sade chez EMI, mais elles étaient rares et la plupart des groupes signaient avec des petits labels aux moyens limités.

Il est vrai que jusqu'à Air et Phoenix, aucun n'avait réussi à toucher le grand public. Même dans le rock, les grands vendeurs étaient encore dans les années quatre-vingt-dix des groupes comme Louise Attaque, Noir Désir, Mickey 3D, Indochine, Kyo, AqME, Mass Hysteria ou Lofofora... Par ailleurs, les quotas de chansons francophones imposés aux radios depuis 1996 allaient bien dans ce sens (voir la note sur la loi Toubon).

Lorsque Phoenix démarcha les labels vers 1998-99, on leur répète partout avec insistance qu'ils doivent chanter en français... Au final, Virgin est le seul label qui se montre intéressé. Après leur succès les choses changent, d'autant plus que le marché français du disque est touché par la crise mondiale, ce qui pousse les labels de l'hexagone à se pencher sur deux aspects qui vont favoriser la signature de groupes chantant en anglais : l'international et la « synchro ».

Quand un label signe un projet dans le cadre d'un contrat d'artiste, il assume les frais d'enregistrement, de fabrication, de marketing et de promotion – un vaste champ qui va de la conception des visuels jusqu'à la réalisation de photos et de vidéos en passant par la rémunération d'un attaché de presse... L'investissement global peut facilement atteindre plusieurs centaines de milliers d'euros, le label devant vendre des quantités importantes pour rentrer dans ses frais. Malgré les différentes aides dont il peut bénéficier (crédit d'impôts, aides à la production, etc.), le fait d'avoir une vision d'un potentiel qui peut aller au-delà du marché francophone devient un atout important.

Et puis, les rentrées d'argent satellites qui s'ajoutent à la vente de disques deviennent stratégiques : éditions, vente de concerts, merchandising... La « synchro » en fait partie.

Une « synchro » (abréviation de synchronisation) signifie qu'un titre est utilisé pour habiller des images, celles-ci pouvant prendre la forme d'un court ou un long métrage, un spot publicitaire, un télé-film, une séquence d'actualité, voire un jeu vidéo.

Pour un label, décrocher une synchro a plusieurs avantages :

- le producteur de l'image doit payer une certaine somme pour avoir le droit d'utiliser le ou les titres en questions qui sont la propriété du label - le montant est négociable mais plus le projet est gros, plus la somme est importante ;
- chaque passage en télévision, au cinéma, sur internet, voire chaque vente de DVD, rapporte au label ;
- cela peut être une opportunité formidable pour lancer un nouvel artiste. Si le titre est accrocheur, les radios commencent à le diffuser, le public veut connaître le groupe, et ainsi de suite... À une époque de forte concurrence, un label peut recouper ses investissements, et même parfois gagner de l'argent au lieu d'en dépenser !

Longtemps, les agences de publicité ont cherché à obtenir des « synchros » dans le répertoire des groupes anglais et américains, des paroles en français pouvant troubler le message de l'annonceur. Même chose dans le cinéma où le texte peut facilement prendre le pas sur l'image. Mais ces groupes étant chers, la possibilité de piocher dans un répertoire français a été une aubaine pour les annonceurs, les labels étant prêts à négocier à la baisse pour placer leurs artistes.

Quelques exemples de « synchros » publicitaires qui ont permis un lancement idéal du premier album d'un nouvel artiste :

- En 2008, le titre « New Soul » de Yael Naim est utilisé par Apple pour le lancement mondial du MacBook Air, ce qui accélère son entrée dans de nombreux classements nationaux ;
- La même année, le titre « On My Shoulder » de The Dø est retenu pour illustrer la campagne de marketing des Cahiers Oxford, avant même la sortie du premier album, ce qui le propulse en tête des ventes dès sa mise sur le marché ;
- En 2009, même chose pour le titre « The Wanderer » de Jil is Lucky à l'occasion d'une publicité de la marque de vêtements Kenzo.

On trouve des exemples similaires dans le cinéma. Le titre « Too Young » de Phoenix que l'on entend dans le film de Sofia Coppola « Lost in Translation » (2003) a été déterminant dans l'implantation du groupe aux États-Unis. On le retrouve d'ailleurs ainsi que « Summer Days » dans le film des frères Farrelly « L'Amour extra large » (2001). La carrière d'AaRON a été dopée de la même manière grâce au titre « U Turn (Lili) » qui figure dans le film de Philippe Lioret « Je vais bien ne t'en fais pas » (2006). Quant aux Hey Hey My My, non seulement ils

Depuis le 1er janvier 1996 avec l'application de la loi Toubon, des quotas de chansons chantées en français - ou dans une langue régionale - sont imposés aux radios. Selon le type de radio, trois modèles ont été définis :

- pour les radios nationales type France Inter, 40 % de chansons francophones et 20 % de nouveautés ou d'artistes émergents ;
 - pour les radios musicales peu portées sur le francophone (comme Fun Radio, NRJ ou Radio Nova), 35 % de chansons francophones et 25 % de nouveautés ou d'artistes émergents ;
 - pour les radios patrimoniales (Nostalgie, Chérie FM...) 60 % de chansons francophones et 10 % de nouveautés ou d'artistes émergents ;
- Mais, constatant que les radios commerciales (NRJ, Fun Radio, Skyrock...) concentraient leur diffusion de nouveautés sur seulement quelques titres (2 à 3 % des titres cumuleraient 75 % des diffusions de nouveautés) un amendement - vivement contesté par ces radios - a été voté en 2016 pour limiter ces abus

Aujourd'hui [en 2008], les maisons de disques signent les groupes qui font du folk en anglais. On est bien tombés.

Mark Daumail, chanteur du duo français Cocoon fondé en 2005 et devenu récemment projet solo.

signent la bande son du film de Xabi Molia « 8 fois debout » (2010) mais ils y font une apparition « live ». Enfin, en télévision, le groupe Diving with Andy a pu placer son titre « Sugar Sugar » comme générique de la série de Canal+ « Maison close » (2010), ce qui a contribué à asseoir leur notoriété.

C'est un fait, les gros labels ne signent plus que très rarement un groupe ou un artiste inconnu sur la simple écoute d'une poignée de titres. Par contre, lorsqu'un titre est exposé dans une « synchro » en vue et que grâce à elle il commence à être suivi sur les réseaux sociaux et qu'on peut imaginer qu'il plaise aux radios FM, alors les conditions sont réunies pour une signature...

4 - Le retour du français

4.1 - Les limites de l'anglais

Une partie importante du public français – il est bien connu que nous ne sommes pas doués pour les langues... – reste attaché au fait de comprendre les textes. Dans la chanson, bien sûr, mais aussi dans le rock, le rap ou le reggae, les mots permettent à l'artiste de nouer avec le public des liens forts. Bien entendu, les groupes chantant en anglais peuvent aussi tisser des liens forts avec leur public, avec d'autres « outils ».

L'usage du français permet aussi de faire entrer le public dans des histoires, de scénariser les morceaux et/ou de lui suggérer des images, qu'elles soient descriptives (Renaud, Brassens...) ou poétiques (Alain Bashung, Noir Désir). Avec de bons textes, notamment dans une configuration « légère » (par exemple en solo sans jeux de lumières), l'artiste a un atout supplémentaire pour conserver l'attention des spectateurs, là où un artiste chantant en anglais peut plus vite lasser.

Encore plus depuis la crise du disque, le concert est un moment central pour rencontrer et fidéliser le public, et celui-ci peut avoir envie de mieux connaître l'artiste. C'est un moment de rencontre, même s'il s'agit parfois d'un jeu de dupe, certains artistes se mettant dans un rôle attendu (« sensibilité exagérée », attitude démagogie de type « vous êtes le meilleur public que j'ai jamais connu », etc.). Notons que certains, comme le chanteur de Skip the Use, parlent beaucoup entre les morceaux et invectivent régulièrement le public, peut-être pour compenser le handicap de la non compréhension des textes – ils chantent en anglais.

Le public peut aussi avoir plaisir à chanter pendant le concert et ça sera toujours plus facile, pour le public français, de chanter en français. C'est un phénomène courant dans la variété mais que l'on observe aussi dans le rap ou le rock, avec Louise Attaque par exemple.

Il semble se vérifier souvent qu'un artiste qui choisit l'anglais doit être bon en « live » sur plusieurs terrains : la voix, l'interprétation, le son, la composition et la présence scénique ; un chanteur à texte, lui, pourra avoir des compositions relativement basiques et même se permettre de ne pas chanter très juste ! S'il est bon interprète et surtout s'il a de bons textes, son public ne lui en tiendra pas rigueur - deux exemples significatifs : Boris Vian et Renaud. Les artistes français chantant en anglais et ayant convaincu le public par leur texte sont si rares qu'on peine à trouver des exemples.

Alain Bashung ou Stromae auraient-ils eu le même impact dans les pays francophones s'ils avaient chanté en anglais ? Pourtant, ils ne font pas de la « chanson à texte ».

4.2 - Le français toujours présent

Nous avons évoqué dans le chapitre 1 les chanteurs qui ont fait swinguer le français sous l'influence du jazz, mais beaucoup de leurs descendants ont su aussi faire sonner notre langue en s'inspirant d'esthétiques d'origines américaines, du rock au folk, de la pop au funk, du rap à la techno : Les Rita Mitsouko, Alain Bashung, Dominique A, Camille, M, Stromae, Loïc Lantoin, Pauline Croze, Arthur H, Yelle...

Il y a cinq ans, tout le monde nous disait : « C'est cool ce que vous faites, mais pourquoi c'est en français ? » Ça n'aurait eu aucun sens pour nous de chanter en anglais. En français, nous cherchions cette voix médiane entre le hip-hop, où la voix est un élément rythmique, et la « chanson », où la voix est un élément forcément mélodique.

Extrait d'une interview de Feu! Chatterton, in « Vanity Fair France », mai 2015.

On ne parlait même pas anglais ; on aurait écrit de la merde. Alors qu'en France, on a un super patrimoine. En écoutant Jacno, La Souris Déglinguée ou Marie et les Garçons, on s'est aperçu que ça ne sonnait pas du tout ringard, que les textes apportaient une nouvelle dimension qui nous touchait vraiment. Nous en sommes peu à peu arrivés à la conclusion que, pour qu'une chanson soit sentie, sensible et pour que le public la comprenne vraiment, il fallait qu'elle soit en français. Quand tu chantes dans ta langue et que tu utilises un mot, tu maîtrises toute l'étendue de son sens ; c'est fondamental pour la qualité de l'ensemble.

Marlon et Sacha du groupe La Femme, in « Vanity Fair France », 2015.

On mesure un retour de balancier très net sur des groupes français qui rechantent en français, parce qu'ils se sont rendus compte que finalement leurs chances de réussite internationale étaient minces. Ce n'est pas plus mal : ils sont moins formatés et font des choses plus ambitieuses. C'est là qu'ils ont des chances de réussir.

Jean-Daniel Beauvallet, rédacteur en chef de l'hebdomadaire « Les Inrockuptibles », interrogé par Ouest-France en 2016.

Pendant la « vague anglophone », les artistes chantant en français n'ont bien entendu pas disparu. La plupart de ceux déjà implantés étaient toujours là, d'autres sont apparus. Le constat s'applique à la chanson, la variété, le rap, le r'n'b et le rock mais aussi à des esthétiques moins « mainstream ». Dès 2005, grâce à un premier titre très populaire sur le réseau social Myspace, « Je veux te voir », Yelle rencontre rapidement un succès international (voir la note ci-contre). De son côté, Stromae serait encore considéré comme un artiste marginal s'il n'avait pas rencontré le succès phénoménal que l'on connaît, tellement son grand écart entre chanson à texte et musique electro était audacieux.

Dans un style electro-pop, pop ou rock, des groupes comme Daisybox ou Montgomery ont montré la voie à ceux qui allaient suivre (sont-ils des précurseurs de La Femme ?), mais on peut aussi mentionner dans une direction country-folk La Maison Tellier, dans une esthétique rockabilly Mustang, enfin dans un genre plus expérimental Mansfield. TYA et Sexy Sushi qui partagent la même chanteuse, Julia Lanoë.

Mais s'il est une esthétique où la sonorité de la langue et le sens apporté aux mots est centrale, c'est bien le rap. La totalité du rap chanté par des Français l'est en français. Même lorsqu'ils sont implantés aux Etats-Unis comme Booba, les rappeurs ne se posent pas la question : dans le rap le texte est central et la parfaite maîtrise de la langue est indispensable. Cependant, en écho aux artistes qui chantent en anglais « parce que ça sonne mieux », on a vu avec l'usage du logiciel Auto-Tune (transformant la voix, il servait au départ à rendre juste des parties vocales qui étaient fausses, mais il a été ensuite utilisé dans une approche esthétique, notamment dans le r'n'b) un travail de plus en plus « déformant » sur les voix. Cumulé à l'usage courant d'argot ou d'expressions en jargon inconnues d'une grande partie de la population, cela donne parfois des textes difficilement compréhensibles. Par exemple, avec le groupe PNL, l'auditeur lambda ne comprendra finalement que quelques sections de mots ici où là, donc finalement un peu comme... dans une chanson interprétée en anglais ! Ce qui signifie que, même dans le rap, la compréhension du texte n'est pas forcément l'enjeu central.

Le fait de mettre des effets sur une voix ou de ne pas la mettre en avant dans un mixage, en assumant le risque de la rendre peu compréhensible, pouvait arriver chez des artistes « underground », dans le rock notamment (le rock « radical », le métal...), mais le fait est nouveau dans d'autres esthétiques. Dans le dernier album de La Femme, par exemple, le texte de leur premier single « Sphynx » est assez difficile à comprendre (ce qui n'est pas le cas de tous les titres). Quant à Requin Chagrin (comme chez certains autres groupes liés à La Souterraine), la voix est noyée chez eux dans la « reverb » et mixée au même niveau que les guitares... Tout cela induit que le français peut aussi être utilisé d'abord pour sa sonorité, sans qu'il soit question de sens. Un autre moyen de dire, finalement « ça n'est pas de la chanson à texte ni de la variété ».

4.3 - Une nouvelle scène ?

Il est difficile aujourd'hui de parler d'une « nouvelle scène », mais dans plusieurs esthétiques, il est patent que le français regagne nettement du terrain sur l'anglais.

Dans le style électro pop, si Phoenix avait symbolisé le début de la vague anglophone, Christine and the Queens pourrait symboliser une « contre vague » francophone. « Chaleur humaine », son premier album paru en 2014, a marqué les esprits par son approche sonore originale

En 2008, pour son premier album, Yelle fait une tournée aux Etats-Unis et chante notamment au prestigieux festival de Coachella où elle retournera trois ans plus tard. Sa tournée de 2011, qui totalisera 150 concerts, l'emmènera également au Canada, au Japon, en Australie, en Amérique Latine et dans toute l'Europe ! Voilà ce qu'en dit la Bretonne adepte d'electro-pop, de son vrai nom Julie Budet : *Notre musique plaît notamment aux Américains pour son côté très dansant, très frais. Pour son côté exotique aussi, du fait qu'elle est chantée en français, il y a une excentricité, ou en tout cas une originalité que les gens retrouvent dans notre musique et qui les interpellent* (in « Le Devoir », Montréal, 2011).

Loin des conventions de la variété, il fait entendre un français à arabesques, qui sonne nickel dans la matière vaporeuse d'une ambiance blues futuriste. (...) On entend ce qu'on n'a jamais entendu et qu'on entendra probablement plus jamais.
Agnès Gayraud, journaliste, fondatrice du groupe de pop alternative La Féline, à propos de l'album « Bevilacqua » (1996) de Christophe, in « Libération », avril 2016.

qui a bien montré que le français était tout sauf un handicap pour être « tendance ». Et la chanteuse a également montré, comme l'avait fait Bashung avant elle, que des textes poétiques pouvaient être populaires dans un environnement éloigné de la « chanson à texte ». Même si le traitement de sa voix peut en rendre parfois difficile la compréhension (voir le chapitre précédent), elle propose des textes travaillés, au sens profond et générateurs d'images fortes.

Cette approche poétique, finalement héritière de la tradition française, n'est pas la seule possible. Dans la lignée d'Etienne Daho ou de Niagara, des artistes electro-pop orientent aussi leur écriture vers la légèreté et une certaine insouciance, avec parfois des accents plus « noirs ». C'est le cas de La Femme, Moodoïd, Cléa Vincent, Mouse DTC, The Pirouettes, ou encore Jacques.

Moins électroniques, plus pop, Aline et Granville évoquent la scène française du début des années quatre-vingt-dix (Gamine, Chelsea et autres Holden) tandis que « O », Julien Barbagallo et Chevalrex sont plus lyriques.

Moins pop mais plus électroniques, Lescop, Grand Blanc, Robi, Katel, Fishbach, La Féline, Maud Lübeck et Flavien Berger n'hésitent pas à ressortir les synthés des années quatre-vingt pour aller parfois vers une sorte de cold wave électronique !

Dans un style plus rock, Feu Chatterton!, The Limiñanas et Radio Elvis marchent dans les traces d'Alain Bashung tandis que Fauve et Gontard ont rendu le slam moins prévisible.

On avait vu que l'anglais était dominant au sein de la scène folk, mais à l'instar de La Maison Tellier, des artistes singuliers comme Arlt, Pain-Noir, Facteurs Chevaux, Orso Jesenska, Aurélien Merle ou Baptiste W. Hamon tracent aussi leur propre route.

On trouve aussi beaucoup d'inclassables, d'artistes éloignés des conventions, comme Aquaserge, Perrine en Morceaux ou Sages comme des Sauvages.

On le voit, cette nouvelle scène n'est pas liée à un style en particulier mais se diffuse à travers de nombreux styles, même si les artistes electro-pop semblent être les plus influents.

4.4 - Le(s) français décomplexé(s)

On l'a déjà évoqué, la « French touch » et le succès à l'international de nombreux de ses représentants a donné confiance aux groupes français et à leur entourage professionnel. Artistes, labels, producteurs, tourneurs et lieux de diffusion bénéficient également de nombreux dispositifs de soutien pour accompagner le développement de leurs projets : formations, résidences de création, aides financières, sans oublier les aides à l'export qui peuvent prendre de nombreuses formes (tournées, résidences, « showcase »...). Grâce à cet environnement, la scène française, malgré la crise du disque, reste foisonnante et ne cache pas ses ambitions.

Mais le plus surprenant aujourd'hui est la manière dont certains jeunes musiciens revendiquent les influences de la variété française, celle-ci même qui poussait les anciens rockers à chanter en anglais ! Quand l'hebdomadaire « Les Inrockuptibles » s'emballa sur The Pirouettes, il présente ce duo electro-pop à la limite du kitsch de la manière suivante :

*Qui sourit rouge et me parle gris?
Je fais semblant d'avoir tout compris
Et il y a un type qui pleure dehors
Sur mon visage de la poudre d'or.
Je ne tiens pas debout,
Le ciel coule sur mes mains.*
Extrait de « Christine », Christine and the Queens, 2014.

*Et moi,
Je ne veux plus être la bonne poire,
Je ne veux plus gâcher ma vie avec
des histoires
Qui finissent toujours en larmes ou en
cauchemars
Je ne veux plus broyer du noir.*
Extrait de « Où va le monde », La Femme, 2016.

Depuis début 2014, La Souterraine édite « frénétiquement » sur sa plateforme de nombreux albums et compilations d'artistes hors normes en téléchargement libre ; le tout en français Pourquoi en français ? *Quand je me suis retrouvé membre de jury à des tremplins de type Ricard Live ou les Inouïs du Printemps de Bourges, 90% des groupes chantaient en anglais !*, explique Benjamin Caschera, l'un des fondateurs du label ; *En fait, cela correspond à une prise de conscience : c'est la fin de la mascarade de chanter en anglais du blablah juste décoratif.*

À 22 et 23 ans, ils ont dépassé les vieux clivages entre rap, rock et chanson au profit d'une écriture débarrassée de tout lyrisme, de toute posture, de tout premier degré. Issus de la génération La Femme, décomplexés des influences et du chant en français, ils aiment Booba autant que Michel Berger, la pop 80's autant que l'Auto-Tune, et ça se voit. Assumer des influences d'anciens artistes de variétés serait ainsi devenu le truc cool du moment et relèverait de l'insolence de la jeunesse ! Sans doute alimenté par les effets imprévus du vintage, voilà un incroyable retournement de situation qui montre que quand il est question de styles et de modes, tout est vraiment possible !

Dans le même ordre d'idées, Maxime Chamoux, leader du projet Pharaon de Winter, a repris trois chansons de Daniel Balavoine et l'explication qu'il donne à sa démarche nous en donne les clés : *C'était quelqu'un sans ironie, ce qui est rare aujourd'hui où tout est nécessairement recouvert sous une couche de dérision et d'un soi-disant décalage. Chez Balavoine, on note aussi une aisance mélodique incroyable, une capacité évidente à digérer les influences anglo-saxonnes* (in Slate.fr). Daniel Balavoine, repris également par Fishbach qui cite parmi ses influences Patrick Juvet : *Pour moi, la variété n'a rien d'un gros mot. Ça correspond simplement à des musiques populaires où tout le monde peut se reconnaître. J'adorerais être vue ainsi.*

Pour le Belge Nicolas Michaux : *la variété, c'est une façon d'être à la fois exigeant esthétiquement et capable de parler à tout le monde. Et ça, c'est propre aux années 1960. Quand tu prends les Beatles ou les films de Sergio Leone, ce sont des œuvres populaires. Elles touchent les masses, et, pourtant, ce sont des chefs-d'œuvre esthétiques.* (in Slate.fr). Ces chanteurs à l'esthétique pop nous rappellent avec justesse que pop vient du mot anglais « popular » qui veut dire « populaire », et que la musique populaire en France, c'était entre autres, la variété !

4.5 - Quand le français s'exporte

Longtemps, les tubes internationaux en langue française comme « La vie en rose » d'Edith Piaf ou « Vieni... Vieni... » de Tino Rossi (vingt-huit semaines en tête du hit-parade américain en 1938 !), ont été rares. Les interprètes français ayant du succès à l'étranger tels Yves Montand, Charles Aznavour ou Mireille Mathieu, adaptaient leurs succès dans les langues des pays visés, c'est-à-dire en anglais, en allemand, en russe.... Dans leurs « tours de chant », ils alternaient alors titres en français et en langues étrangères. Plus récemment, Patricia Kaas a eu une démarche similaire qui a porté ses fruits en Allemagne et en Europe de l'Est en alternant français, allemand et anglais. Toutefois, on relève quelques phénomènes locaux de succès francophones isolés comme celui de Michel Polnareff au Japon (un pays certes très francophile) ; ils sont parfois portés par des coups de cœurs journalistiques, voir le cas des Stinky Toys et d'Ellie et Jacno en couverture du New Musical Express, - hebdomadaire anglais de référence - en 1976.

Depuis une dizaine d'années, un nombre croissant d'artistes chantant en français rencontrent de grands succès à l'étranger. Cela arrive régulièrement dans le domaine de la variété avec des chanteuses comme Zaz, Carla Bruni, Alizée et Nolwenn Leroy. Zaz est par exemple très populaire en Allemagne, en Italie, en Turquie, au Japon, au Canada, en Grèce et en Amérique Latine.

Plus surprenant encore, le succès de Sexion d'Assaut et de ses leaders Black M et Maître Gims à l'étranger, notamment en Allemagne. Voici ce

Ce soir encore les Pirouettes vont assurer

Un show démentiel,

Des cris et des tubes à la pelle.

La foule en adéquation

Connait par coeur toutes les chansons.

Leo et Vickie, sur scène comme dans la vie.

Collision des énergies pour concentré de bon esprit.

Extrait de « Signaux », The Pirouettes, 2016.

Dans la compilation « La Souterraine- retient-la-nuit » parue en février 2016 sur le label La Souterraine, on relève des reprises de Claude François, Michel Berger, Yves Simon et Françoise Hardy.

qu'en dit Black M : *Je crois surtout que c'est notre musique qui parle à tout le monde. Quand nous avons fait une tournée là-bas en 2011, nous avons été surpris de découvrir que le public connaissait toutes nos paroles par coeur... Musique et texte, donc !*

Visiblement, ces « success stories » ont souvent démarré sur les réseaux sociaux mais elles sont avant tout le résultat d'une forte volonté des artistes et de leur entourage de s'implanter à l'étranger, étant entendu que beaucoup de temps devra être consacré aux tournées et à la promotion. C'est toute une stratégie : pour des raisons évidentes de temps, on n'« attaque » pas tous les pays à la fois mais plutôt un par un ou deux par deux, en faisant attention à ne pas négliger la France qui doit rester la base.

Il est clair qu'aujourd'hui, le fait de chanter en français ne limite plus le potentiel commercial des projets musicaux au seuls pays francophones, et de plus en plus d'artistes et de groupes choisissent cette option. Dès le début de sa carrière, le groupe La Femme a ainsi fait le pari de l'international en allant aux Etats-Unis. Depuis, ils jouent régulièrement à l'étranger et ils ont par exemple assuré les premières parties de la tournée européenne des Red Hot Chili Peppers en 2016. Pour leur manager Stéphane Le Sciellour, un facteur essentiel explique le succès du groupe : *les Anglo-Saxons s'ouvrent aux autres langues, sans doute grâce à internet. Nous, on a aimé de la musique dont on ne comprenait pas les textes, pourquoi pas eux !* Mais c'est aussi bien sûr une question de talent, d'énergie, d'attitude... et il est vrai que les Français bénéficient d'une image « cool » et « branchée ». Pour preuve les synchrones décrochées par La Femme pour des campagnes internationales pour Renault, Apple ou Sonos. La France est « tendance » et reste synonyme de mode, de luxe... Les artistes savent en profiter.

Mais si La Femme défend l'usage du français à l'étranger, ce n'est pas le cas de tous. Pour le marché américain, Christine and the Queens a enregistré des versions en anglais de ses chansons en français. Et, chose étonnante, le titre « Christine » est devenu « Titled » alors qu'il était à l'origine chanté en anglais sous le titre « Cripple » (voir son EP « Mac Abbey » publié en 2012). Dans cet original, elle affirme avoir du plaisir à être « crippled », c'est-à-dire une estropiée ou une handicapée... Aussi Héloïse Letissier (son vrai nom) a préféré partir du texte en français et le traduire.

5 - Anglais et français

Un nombre croissant d'artistes mélange désormais l'anglais et le français dans leur carrière, leurs disques et leurs chansons. Ce n'est pas vraiment nouveau car Marquis de Sade, Dominic Sonic et Chelsea, par exemple, le faisaient déjà à leur époque. Chelsea a d'ailleurs changé de nom à deux reprises par la suite : ils sont devenus Melville pour un album plus rock et entièrement en français, puis aujourd'hui ils sont réapparus sous le nom de 49 Swimming Pool pour un projet exclusivement en anglais. Quant à Camille, elle a glissé un album en anglais dans sa discographie entre deux autres en français.

L'évolution la plus couramment observée est toutefois celle de l'anglais vers le français. C'est le chemin qu'ont pris feu The Little Rabbits, Jil Is Lucky, François-Régis Croisier alias Pain-Noir, Gérald Kurdian (ex-This is The Hello Monster), Exsonvaldes, Watine, Mesparrow sans oublier les deux chanteurs Lafayette et Séverin qui maniaient la langue de Shakespeare au sein de leur duo pop One Two. Pour tous ces artistes s'agit-il de l'âge, de l'expérience, du besoin d'avoir davantage de choses à dire, d'une meilleure maîtrise de la langue ? Voilà comment The Little Rabbits expliquaient leur manière d'aborder le français, une chose nouvelle pour eux : *[L'album] Yeah ! a été un petit peu un déclencheur : c'est-à-dire un peu se détresser par rapport au langage. Après j'ai trouvé ça de plus en plus rigolo. Au bout d'un moment une fois que tu es parti dans une énergie en français, c'est plus facile de tout faire comme ça (...). Le français ça permet aussi de faire une autre musique, dans l'écriture. Je n'écris plus avec ma guitare, « gling-gling » en chantant. Ce n'est plus pareil, c'est une autre démarche* (in Merry-go-round, 2001).

Mélanger l'anglais et le français peut avoir un certain avantage : avec des couplets en français, l'auteur exprime des situations, il propose des images, et avec le refrain en anglais, il profite de la musicalité de la langue car les refrains sont souvent plus mélodiques que les couplets, avec des notes plus « tenues ». Un des premiers tubes de Dionysos, « Song for Jedi », avait son refrain en anglais (« When I was a child I was a jedi »)... Parmi les artistes d'aujourd'hui qui n'hésitent pas, à l'intérieur d'un même album ou d'une même chanson, à mélanger les deux langues, on peut citer Emily Loizeau, Christine and the Queens, François and the Atlas Mountains, Emilie Simon, Stranded Horse, Charlotte Gainsbourg, Flavien Berger, Mina Tindle, Enhancer...

Et quid du nom du groupe ? Doit-il être en français ou en anglais ? Certains, on l'a vu, ont changé de nom. N'est-il pas étrange alors de voir un groupe comme The Pirouettes chanter en français ? Signe des temps, ces jeunes groupes ont l'air de nous dire : « ce n'est pas si important que ça ; ce qui compte, c'est la musique ». Nous ne sommes plus à l'époque où Claude Moine et Jean-Philippe Smet s'étaient sentis obligés d'américaniser leur identité en se rebaptisant Eddy Mitchell et Johnny Hallyday...

Qu'en est-il d'un pays comme le Québec où les deux langues se côtoient ? Visiblement, les artistes restent dans « leur » camp et s'y tiennent. Depuis l'occupation de cet ancien territoire français par les Anglo-Saxons protestants, la langue de Victor Hugo a toujours été un moyen de forte résistance identitaire et il l'est encore aujourd'hui. Reste le cas des acadiens... Isolés dans les provinces voisines du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, les descendants des rares colons français restés sur place (les autres ont connu le « Grand Dérangement » et migré aux États-Unis, notamment en Louisiane, ou sont retournés en France) ont toujours été en porte-à-faux. Aussi, les

jeunes générations ont-elles développé un idiome appelé le chiac qui mélange d'une manière étonnante l'anglais et le français. Ce parler local s'est fait connaître dans l'hexagone par Lisa LeBlanc. Même si ses textes sont écrits en grande majorité dans un français proche du québécois, l'intrusion de mots anglais donne une couleur originale à son écriture : *À matin mon lit simple fait sur de me rappeler que je dors dans un lit simple avec les springs qui m'enfoncent dans le dos comme des connes.* (extrait de « Aujourd'hui ma vie c'est d'la marde », 2011).

À l'heure de la globalisation et d'internet, les réflexes territoriaux s'estompent et les frontières linguistiques vacillent. Dans quelle langue est chantée la chanson la plus visionnée au monde sur YouTube ? En coréen... Donc, tout le monde a sa chance, même ceux qui comme Magma ou Nosfell ont créé leur propre langage. À une époque où les Etats-Unis ne sont plus la seule et unique puissance dominante, au moment où l'Amérique n'est plus un continent objet de tous les fantasmes, dans chaque pays les mélomanes peuvent librement se tourner vers les musiques les plus universelles comme les plus marginales. À l'image des artistes eux-mêmes, c'est-à-dire à leur manière.

6 - Le concert : Octave Noire

Entre son enfance africaine et ce premier album annoncé pour janvier 2017, c'est un long chemin qu'a parcouru Patrick Moriceau alias Octave Noire.

L'Afrique est présente sur l'adaptation très personnelle qu'il fait du Temps des Cerises avec le titre «My hand in your hand», mais ce «Néon» (titre de l'album) est ensuite habité de toutes les influences qui ont traversé, depuis, son parcours : musiques électroniques, chanson, pop, musiques de film, musique classique... Il a étudié le piano, mais aussi l'histoire de la musique à La Sorbonne et cette culture ouverte à toutes les musiques fait de cet album un territoire riche et varié. Le risque, dans ce type de projet, est de manquer d'unité, mais avec sa voix chaude, ses mélodies imparables et ses textes délicats, Octave Noire impose une «patte» qui est bien la sienne, et qui pose un lien évident entre tous les titres.

De ses influences d'adolescents, on retrouve bien un peu de Jean-Michel Jarre ici et là, plus difficilement du Jacques Higelin, mais avec évidence Kraftwerk, notamment sur quelques titres à l'électro aventureuse («Tes yeux, tes mains, tes lèvres», «L'envoi»). Côté français, on pense à Etienne Daho mais aussi parfois à Serge Gainsbourg (période Melody Nelson), Alain Chamfort et pourquoi pas Marc Lavoine...

Après une période orientée musique électronique avec textes en anglais, Patrick Moriceau va commencer par retourner au piano. Avec le piano, il retrouve le plaisir de la composition et celui de la mélodie, et finalement, ce travail va l'emmenner vers les arrangements et l'écriture en français : «J'ai toujours aimé la chanson française. J'ai bien sûr écouté la variété pop rock, en ayant un gout prononcé pour des artistes tels que Daniel Balavoine, Michel Berger, Véronique Sanson. Leurs aînés m'ont beaucoup accompagné aussi : Claude Nougaro, Jacques Brel... Aujourd'hui, je me retrouve dans des artistes tels que Benjamin Biolay, Etienne Daho. J'ai donc été bercé par ces artistes.»

Après avoir demandé à des amis d'écrire des textes en anglais, après avoir lui même écrit dans une «sorte de yaourt où la sonorité était plus importante que le texte en lui même», Octave Noire prend peu à peu confiance dans sa voix, et dans les idées qu'il veut développer, ce qui l'a amené assez naturellement à l'écriture en français : «mes textes sont assez « impressionnistes », explique-t'il, je ne me lance pas dans la narration. Ce sont des images, des sensations. La musique reste le personnage principal. Les mots sont là pour soutenir ce que la musique raconte.»

Octave Noire fait donc bien partie de ces artistes décomplexés et qui n'ont plus peur d'affronter les fantômes de la chanson française : « Je trouve qu'il y a une nouvelle génération d'artistes qui osent des choses nouvelles en français. Je pense à Lafayette, Cléa Vincent ou Fishbach entre autres. C'est très stimulant.»

Quant au titre de l'album, «Néon», laissons le nous «éclairer» sur ce choix : « Il nous mène de la lumière blafarde d'une laverie de quartier, à la boîte de nuit clinquante, jusqu'au gaz rare que l'on trouve dans l'univers. Il constitue la fine couche d'atmosphère de la Lune. C'est lumineux et sombre à la fois. Électrique et doux.»

Single «Un nouveau monde» disponible en téléchargement.
Album «Néon» (Yotanka) janvier 2017

«Octave Noire dévoile Un Nouveau Monde, révélation musicale d'un monde synthétique qui n'oublie pas la poésie des mots.

Choisissant avec autant de soins les mots et les sons de synthés, ce jeune artiste fait figure d'ovni sur la scène musicale française, évoquant l'album de Charlotte Gainsbourg avec le duo AIR, ou un croisement improbable entre Benjamin Biolay et Cascadeur, voire un disque moderne de Christophe apaisé et revenu d'entre ses vestiges vertigineux.» (in JustFocus.fr)

«Octave Noire veut prendre son temps pour nous séduire avec ses mélodies câlines et ses arrangements luxueux qui vous cajolent avec un titre, fenêtre sur son univers que l'on découvrira davantage en janvier avec un premier album, *Néon*» (in Soul-Kitchen.fr)

7 - Repères Bibliographiques

Mishka Assayas : *Dictionnaire du rock*, Robert Laffont, collection Bouquins, 2002

Pascal Bussy : *Charles Trenet*, Editions J’Ai Lu, collection Libro Musique, 1999

Laure Charliot : *L’année du rock français 2014-2015 et autres scènes actuelles*, Le mot et le reste, 2014

Christophe Conte : *Une histoire d’Etienne Daho*, Flammarion, 2008,

Christophe Conte, Charles Berberian : *La française pop (BD)* Helium, 2015,

Maxime Delcourt : *Il y a des années où l’on a envie de ne rien faire - 1967-1981 Chansons expérimentales*, Le mot et le reste, 2015

Eric Deshayes, Dominique Grimaud : *L’underground musical en France*, Le mot et le reste, 2013

Bertrand Dicale : *La chanson française pour les nuls*, First Editions, 2006

Philippe Manoeuvre : *Le rock français de Johnny à BB Brunes : 123 albums essentiels*, Hoebeke, 2010

Loïc Picaud : *L’odyssée du rock français*, Fetjaine, 2009

Yann Plougastel : *La chanson mondiale depuis 1945*, Larousse, 1996

Christophe Quillien : *Génération “Rock & Folk” / 40 ans de culture rock*, Flammarion, 2006.

François Tomazeau : *Univers pop, Petite histoire de la culture jetable*, Le Castor Astral, 2016,

France Vernillat et Jacques Charpentreau : *Dictionnaire de la chanson française*, Larousse, 1968

Boris Vian : *En avant la zizique*, Editions 10 / 18, 1966

Ouvrages collectifs :

Sous la direction de Pierre Saka et Yann Plougastel : *La chanson française et francophone*, Larousse, collection Guides Totem, 1999

Sous la direction de Gilles Verlant : *L’odyssée de la chanson française*, Hors Collection Editions, 2006

Sous la direction de Gilles Verlant : *Encyclopédie du rock français*, Hors Collection Editions, 2000

Les tubes de l’été / Chansons cultes, des sixties aux années 2000, Editions J’Ai Lu, collection Libro, 2006

8 - Repères discographiques

Lorsque deux dates apparaissent, celle qui suit le titre de l'album est celle de l'enregistrement, celle qui suit le nom du label est celle de la dernière publication.

Air : *Moon Safari*, Source / Virgin, 1998
 Alain Bashung : *Play Blessures*, Barclay / Universal, 1982
 Black M : *Les yeux plus gros que le monde*, Wati B / Jive Epic / Sony Music, 2014,
 Georges Brassens : double CD *Les copains d'abord*, Philips / Universal, 1999
 Christine and the Queens : *Chaleur Humaine*, Because, 2014
 Christophe : *Best Of*, Dreyfus / Sony BMG, 2006
 Cocoon : *My friends All Died In a Plane Crash*, Barclay, 2007,
 Coming Soon : *New Grids*, Kitchen Music, 2008,
 Vincent Delerm : *À Présent*, Tôt ou Tard, 2016
 Etienne Daho : *Pop Satori*, Virgin, 1986,
 Dogs : *Too Much Class for the Neighbourhood* (1982), Epic, 2015,
 Herman Düne : *Giant*, Source Etc. / Emi Music, 2006,
 Feu! Chatterton : *Ici le jour (a tout enseveli)*, Barclay, 2015,
 Johnny Hallyday : *Sings America's Rockin'Hits* (1962), Philips, 2015,
 La Féline : *Adieu l'enfance*, Kwaïdan Records, 2014,
 La Femme : *Mystère*, Barclay, 2016,
 Little Bob Story : *Off the Rails and Live in '78* (1978), Chiswick, 2015,
 The Little Rabbits : *La grande musique*, Rosebud / Barclay, 2001
 M : *Je dis aime*, Virgin / E.M.I., 1999,
 Colette Magny : *Mélocoton* (1965), Versailles, 2001,
 Marquis de Sade : *Rue de Siam* (1981), EMI, 1998,
 Nicolas Michaux : *À la vie, à la mort*, Tôt ou Tard, 2016,
 Yael Naim : *Yael Naim*, Tôt ou Tard, 2007,
 Noir Désir : *Tostaky* (1992), Barclay / Universal Music France, 2009.
 Claude Nougaro : *Tu verras*, Philips / Universal, 2004
 Les Olivenstein : *Olivenstein*, Born Bad Records, 2011,
 Pharaon de Winter : *Pharaon de Winter*, Because Music, 2015,
 Phoenix : *United*, Parlophone, 2000
 The Pirouettes : *Carrément carrément*, Kidderminster, 2016.
 Les Rita Mitsouko : *The no comprendo*, Virgin / E.M.I., 1986
 Les Thugs : *I.A.B.F.* (1991), Koowood, 2014,
 Charles Trenet : double CD *Y'a d'la joie (Intégrale, volume 2) 1934-1938*, Frémeaux & Associés, 2003
 Les Variations : *Take it or Leave it* (1973), Parlophone, 2010,
 Yelle : *Pop-up*, Parlophone, 2007.

COMPILATIONS

Des jeunes gens modernes 1978-1983, Born Bad Records, 2008
Des jeunes gens modernes Vol.2 post punk, cold wave et culture növö en France, Born Bad Records, 2015
Paink / French Punk Anthems 1977-1982, Born Bad Records, 2013
Versions Françaises, Kuroneko, 2016

9 - Quelques journaux spécialisés et sites internet

Les Inrockuptibles, hebdomadaire
www.lesinrocks.com

Soul Kitchen, webzine musique dédié aux artistes indépendants
www.soul-kitchen.fr/

Pop News, webzine traitant de l'indie-pop
www.popnews.com

La Souterraine, chanson française aventureuse
souterraine.biz

On peut également consulter sur le site du Jeu de l'ouïe
www.jeudelouie.com les dossiers d'accompagnement des conférences-
concerts suivantes :

- *Chanson, blues, rock, jazz, soul, rap, world music : décryptage des musiques actuelles*, par Pascal Bussy, le 21 juin 2006 ;

- *Les grandes familles des musiques actuelles : le rock*, par Pascal Bussy et Jérôme Rousseaux, le 20 juin 2007 ;

Les grandes familles des musiques actuelles : la chanson, par Pascal Bussy et Jérôme Rousseaux, le 12 avril 2008 ;

- *La pop*, par Pascal Bussy, le 25 octobre 2012 ;

- *Le folk*, par Jérôme Rousseaux, le 12 avril 2013.